François CHAIGNAUD, *L'affaire Berger-Levrault : le féminisme à l'épreuve (1897-1905)*

Rennes, Presses Universitaires de Rennes, collection « Archives du féminisme », 2009, 267 pages

Alice Primi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/9743>
DOI : 10.4000/clio.9743
ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2010
ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Alice Primi, « François CHAIGNAUD, *L'affaire Berger-Levrault : le féminisme à l'épreuve (1897-1905)* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 31 | 2010, mis en ligne le 17 juin 2010, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/9743> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.9743>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

François CHAIGNAUD, *L'affaire Berger-Levrault : le féminisme à l'épreuve* (1897-1905)

Rennes, Presses Universitaires de Rennes, collection « Archives du féminisme », 2009, 267 pages

Alice Primi

- 1 Deux nouveaux acteurs collectifs de la vie politique émergent dans les débuts de la Troisième République : les syndicats, légalisés en 1884, et les associations féministes, dont la visibilité s'accroît en 1891 avec la fondation de la Fédération française des sociétés féministes. François Chaignaud s'intéresse à la première véritable confrontation qui se produit entre ces deux groupes, au moment de la grève déclenchée en novembre 1901 dans l'imprimerie Berger-Levrault de Nancy. Son livre, issu d'un mémoire de master réalisé sous la direction de Nicole Edelman, questionne cet événement peu connu, principalement étudié, jusqu'ici, comme un exemple de l'hostilité syndicale envers les ouvrières et envers les féministes¹.
- 2 L'affaire est résumée en quelques lignes, dès la première page de l'introduction. Il faut d'abord remonter à la création du Syndicat des Femmes Typographes (SFT), en mars 1899, par les typotes qui composent le journal féministe *La Fronde* depuis 1897. La directrice du journal, Marguerite Durand, semble avoir eu un rôle déterminant dans l'organisation de « ses » typotes, en réaction au refus de la Fédération Française des Travailleurs du Livre d'admettre des femmes. En novembre 1901, la déléguée du SFT, Marie Muller, est contactée par l'imprimerie Berger-Levrault, alors que celle-ci n'employait jusque-là que des hommes : la direction recherche d'urgence des remplaçant-e-s aux typographes qui se sont mis en grève pour demander un meilleur tarif. Une quinzaine d'adhérentes du SFT partent ainsi pour Nancy, où elles sont embauchées au tarif revendiqué par les grévistes. Ces derniers, appuyés par les organisations syndicales, accusent alors les femmes typotes d'être des « sarrazines », c'est-à-dire des briseuses de grève. En représailles, le 7 janvier 1902, le SFT est exclu de la Bourse du travail, alors même qu'à Nancy, trente-cinq des grévistes sont

réembauchés au tarif qu'ils revendiquaient. Le SFT recourt alors aux autorités administratives et juridiques pour obtenir sa réadmission à la Bourse du Travail. Ce n'est qu'en août 1905, huit mois après une intervention favorable du Conseil d'État, que Marie Muller peut se réinstaller dans son bureau, dans une ambiance encore très hostile.

- 3 Les divers épisodes sont minutieusement reconstitués et développés par François Chaignaud au fil des trois chapitres de son ouvrage. Il utilise des sources souvent peu exploitées, voire inédites, émanant des divers acteurs en présence : les archives de Marguerite Durand, celles de l'imprimerie Berger-Levrault, les sources d'origine syndicale, les documents émis par les instances qui ont arbitré le conflit, et enfin la presse locale et nationale. Même si l'étude est présentée de manière chronologique, ce qui importe à l'auteur n'est pas tant le déroulement des faits pour eux-mêmes que leur « dépliage ». Il s'agit de restituer la complexité de ce qui se joue entre novembre 1901 et janvier 1902, en interrogeant les motivations des différents acteurs, mais aussi les représentations, les interprétations et les usages qui ont été faits de l'événement sur le moment et par la suite. La mémoire, ou plutôt les mémoires de cette affaire, telles qu'elles ont été transmises dans le mouvement syndical comme dans le mouvement féministe, ont non seulement effacé certains points de l'histoire, mais en ont aussi brouillé et recouvert les significations initiales. Les typotes syndiquées sont ainsi présentées comme des féministes par *La Fronde*, et comme des « jaunes » par les grévistes, alors que l'étude des sources apporte d'autres éclairages sur ces désignations. François Chaignaud a donc entrepris d'analyser la construction même de l'affaire, en s'appuyant sur la multiplicité des points de vue pour remettre en cause les apparences et les fausses évidences : l'affaire Berger-Levrault est-elle vraiment une lutte féministe ? Peut-elle être à la fois une victoire féministe et une victoire syndicale ? Si victoire syndicale il y a, avec la réembauche finale des grévistes aux conditions exigées, pourquoi celle-ci s'accompagne-t-elle de tant d'amertume et d'hostilité ?
- 4 La complexité de cette affaire tient en grande partie au poids des identités de genre et des identités de classe qui interviennent là, qu'elles soient imposées, revendiquées, transgressées ou instrumentalisées. En examinant les interactions entre féministes et syndicalistes dans une perspective genrée, en étant attentif au jeu des identités (« homme », « femme », « ouvrier », « bourgeois-e », « féministe », « syndiqué-e », « jaune »...) comme à la singularité des parcours individuels, François Chaignaud emprunte une piste ouverte par un article comparatif de Joan W. Scott², envers qui il reconnaît volontiers sa dette. Ceci lui permet d'approfondir et de dépasser la problématique de l'antiféminisme, dont il souligne à la fois l'importance et les limites : presque trop évidente ici, cette problématique risque d'oblitérer d'autres motivations, d'autres enjeux de l'affaire Berger-Levrault. L'auteur s'attache donc aussi à faire apparaître les stratégies défensives et offensives des féministes, le rôle déterminant de quelques individualités, l'évolution de certains acteurs : aux identités figées auxquelles l'historiographie a souvent assigné « les féministes », « les syndicalistes », « les ouvriers », il oppose une réalité mouvante, où s'entremêlent les considérations pragmatiques, idéologiques, symboliques. Enfin, il explore la thématique du « jaunisme » pour décrypter l'argumentation et les actions des organisations syndicales. On comprend ainsi, par exemple, que présenter les typotes ennemies comme des « jaunes », plutôt que comme des « féministes », permet de masquer le problème de l'exclusion des femmes, au sujet duquel la Fédération du Livre se sent de

moins en moins légitime : une preuve détournée de l'avancée du féminisme dans l'opinion, malgré tout ?

- 5 Cette enquête historique, menée avec beaucoup de rigueur et de finesse, en respectant les ombres et les silences des sources, contribue à l'histoire des féminismes, notamment en éclairant le rôle de Marguerite Durand et les pratiques d'un certain type d'engagement féministe (« le féminisme par le fait »). Elle rend compte, sans manichéisme ni discours victimisant, des divers aspects de la domination masculine dans le monde professionnel, et permet de mieux comprendre les raisons et les modalités de l'exclusion des femmes, en analysant ensemble les rapports entre sexes et entre classes. Par sa lecture nuancée des transformations économiques et sociales qui se produisent autour de 1900, une telle étude est un nouveau témoignage de l'utilité d'une pratique genrée de l'histoire.
-

NOTES

1. Voir les passages consacrés à cette affaire dans Madeleine Guilbert, *Les Femmes et l'organisation syndicale avant 1914*, Paris, CNRS, 1966, et dans Marie-Hélène Zylberberg-Hocquard, *Féminisme et syndicalisme en France 1870-1914*, Paris, Anthropos, 1978.
2. Joan W. Scott, « Féministes contre syndicalistes dans l'industrie typographique : Guerre des sexes ou lutte de classes ? », *Militantisme et histoire. Mélanges offerts à Rolande Trempé*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2000, p. 181-198.